

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 21/1 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.1.58796

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

# Miszellen

HORST FUHRMANN

## LES PREMIÈRES DÉCENNIES DES »MONUMENTA GERMANIAE HISTORICA«\*

À l'occasion du 175<sup>e</sup> anniversaire des  
MGH, aux amis français

»Sanctus amor patriae dat animum«: entourée d'une couronne de feuilles de chêne, c'est la devise qui figure en tête de tous les ouvrages édités par les Monumenta Germaniae Historica (dont l'abréviation usuelle est MGH), depuis leur fondation en 1819 jusqu'à nos jours. Cette maxime illustre l'esprit qui présida à la fondation des MGH: »l'amour de la patrie« incite à l'action. Mais il serait pour le moins aventureux d'identifier purement et simplement cet »amour de la patrie«, qualifié, qui plus est, de saint (*Sanctus amor*), au patriotisme. Il exprime plutôt la conviction que l'esprit agissant émane du peuple et de la patrie et que seul le renforcement de cet esprit permet d'espérer des résultats. Que la libération de »l'esprit populaire« comportât certains dangers pour l'ordre, c'était ce que craignaient avant tout les forces de restauration, qui venaient tout juste de conquérir ou de reconquérir leurs biens et leurs territoires lors du Congrès de Vienne en 1815. »Être debout sur un sol libre avec un peuple libre« (Goethe): la liberté individuelle dans la liberté commune de la patrie apparaissait comme un risque pour la stabilité de l'État et quand, en 1819, l'écrivain Kotzebue fut assassiné par l'étudiant Sand, nourri d'idées nationales et libérales et doté en même temps d'une personnalité quasi infantile, tous ceux qui n'éprouvaient que scepticisme à l'égard du mouvement »populaire« purent y voir la confirmation de leurs opinions.

Devant cette situation, il va de soi que les MGH n'ont d'abord été qu'une institution purement privée. Le 20 janvier 1819 – l'année même des Décisions de Karlsbad destinées à restreindre les libertés – les envoyés de Bavière, de Wurtemberg, de Bade et de Mecklembourg à la Diète se réunirent au domicile du Baron vom Stein à Francfort pour décider la fondation d'une »Société de l'ancienne histoire d'Allemagne« (*Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*), et à côté de la devise »Sanctus amor patriae dat animum«, cette date (»Francofurti a. M. XIII. kal. Febr. MDCCCXIX«) est la marque distinctive qui figure sur tous les ouvrages des MGH. Le véritable instigateur, celui sans qui la Société n'aurait pas été fondée, fut le Baron Karl vom Stein (1757–1831), ancien ministre d'Etat en Prusse, qui n'exerçait plus alors aucune fonction, et ce fut également en tant que personnes privées qu'agirent les quatre délégués à la Diète qui se constituèrent en »Direction centrale«. La nouvelle Société se donnait pour but de »contribuer ... à maintenir l'amour de la patrie commune« grâce à une étude plus poussée de l'histoire. Il s'agissait de rassembler la tradition textuelle pour la période allant de 500 à 1376 (ou 1500) et de publier les textes dans les volumes des MGH. Dans les années qui suivirent ce fut toujours le Baron vom Stein qui resta l'élément moteur. En juin 1819 la Direction centrale se fit connaître au public et lança un appel en faveur de son entreprise. En 1826 il fut décidé d'appeler les éditions »Monumenta Germaniae

\* Traduction de Jean-Marie Moeglin

Historica» et de répartir la matière transmise en cinq sections (Scriptores, Leges, Diplomata, Epistolae, Antiquitates) qui ont subsisté jusqu'à nos jours. L'intention d'entreprendre le travail d'édition était donc bien là et on disposait aussi des fonds nécessaires, sans excès certes, mais en quantité suffisante pour les modestes débuts. Mais on peut sérieusement se demander si Stein et la Société de l'ancienne histoire d'Allemagne auraient pu mettre leur plan à exécution sans l'homme qui supporta la charge de toute l'entreprise au cours des premières décennies, Georg Heinrich Pertz (1795–1876). Depuis 1814 environ, Stein songeait à publier des sources ayant principalement trait à l'histoire allemande; il s'en était entretenu entre autres avec l'historien Johannes von Müller, avec Goethe, Niebuhr et Savigny et disposait aussi en la personne de l'archiviste badois Karl Georg Dümge d'un secrétaire zélé qui avait esquissé le projet d'une «collection de sources d'histoires allemandes du Moyen-Âge», mais Stein déplorait chez son collaborateur Dümge l'absence «d'une vue d'ensemble convenable de l'entreprise littéraire et d'une activité énergique et tenace».

Muni de la recommandation de son maître de Göttingen, Arnold Heeren (1760–1842), Pertz, vers la fin de 1819, avait déjà fait un voyage à Vienne pour y étudier des manuscrits et le succès de ses recherches incita le Baron vom Stein à remplacer l'archiviste Dümge par Pertz comme «rédacteur de l'édition complète» des sources écrites allemandes. Le nom de Georg Heinrich Pertz est indissolublement lié à la réalisation de l'œuvre de publication des *Monumenta Germaniae Historica*.

Dans la revue «Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde» dont la première parution date de 1820 et qui existe encore maintenant sous le nom de «Neues Archiv» et de «Deutsches Archiv», la question de la nature des documents écrits du Moyen-Âge qui devaient être édités et sous quelle forme ils devaient l'être, avait été vivement débattue. Un public varié participa aussi bien à la discussion qu'à la mise en œuvre des matériaux dont on disposait comme sources. De Weimar, le «Conseiller privé von Göthe» fournit plusieurs petites contributions, par exemple sur les fonts baptismaux de Frédéric Barberousse et sur le codex d'Iéna d'Otton de Freising. En dépit de cette ardeur, ou justement à cause d'elle, le risque d'un certain dilettantisme était grand, et ce n'est pas le moindre mérite de Pertz, soutenu par la protection de Stein, que d'avoir paré à ce danger. Dès ses débuts, en tant que «rédacteur», à la direction scientifique des MGH, il s'efforça de systématiser les travaux et de définir ce que devait être une édition. Il faut songer que les personnes intéressées étaient certes nombreuses mais que les divergences sur ce qu'il fallait vraiment faire étaient considérables. Pour quelqu'un qui voulait rendre accessibles au peuple les sources de l'histoire allemande afin de renforcer le sentiment national, l'intérêt d'une étude approfondie de la tradition manuscrite et d'une présentation critique du texte était mineur; ce qui lui paraissait bien plus important, c'était de rendre tangibles les témoignages de «l'âme allemande». En conséquence de quoi on avait, par exemple, proposé de reproduire tout simplement d'anciennes éditions ou de choisir un manuscrit et de le publier sans tenir compte du reste de la tradition. On comprend alors qu'on ait pu envisager dans certains milieux qu'il suffirait de dix à vingt ans pour achever l'œuvre. S'il en advint tout autrement, c'est surtout parce qu'on donna à l'entreprise un tour scientifique.

Pertz avait soutenu sa thèse de doctorat à Göttingen en 1816, sous la direction d'Arnold Heeren, avec une dissertation sur les maires du palais mérovingiens, et il disait d'ailleurs de Heeren que c'était lui qui l'avait initié aux principes de la méthode de la philologie critique. Pertz fut plus tard en relation avec Karl Lachmann (1793–1851) qui, plus que quiconque dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, formula les règles théoriques et pratiques d'une édition critique: «L'histoire de l'édition moderne est pour une bonne part une histoire de la méthode que nous appelons méthode de Lachmann», a-t-il été dit à juste titre (K. Stackmann). C'est de Lachmann que date la répartition du processus d'édition en «recensio» et en «emendatio»: étude de la tradition manuscrite et présentation du texte soumis à un examen critique. Lachmann visait essentiellement à reconstituer l'écrit primitif, si bien qu'il ramenait l'ensemble

de la tradition à un archétype et négligeait le problème de la contamination. La simplicité et l'élégance géniales des éditions de Lachmann aussi bien que sa réussite en de nombreux domaines (la Bible, Lucrèce, le Nibelungenlied et même les œuvres de Lessing) militaient en faveur de cette façon d'agir. Mais bien des difficultés pour lesquelles les principes de Lachmann n'étaient pas de mise, furent négligées ou délibérément niées. Que faut-il faire s'il a existé plusieurs écrits primitifs ou si un auteur a modifié son texte au bout d'un certain temps? En outre l'alignement d'une édition sur le texte primitif cache la vue sur des versions ultérieures qui ont eu assez souvent plus d'influence et peuvent donc présenter plus d'intérêt aux yeux de l'historien.

Dès le début, les publications des MGH sont remplies de réflexions sur les principes d'une édition et, en accord avec Lachmann, Pertz exigea que l'on déterminât absolument le manuscrit que l'on pouvait publier, et qui devait présenter, dans la mesure du possible, le texte primitif. »Faute de celui-ci«, il fallait choisir le »meilleur« manuscrit et utiliser les autres manuscrits, »pour arriver à découvrir les écarts ... par rapport au texte primitif et les corriger dans le texte à publier«; ce sont clairement les étapes de la recensio et de l'emendatio. Pour certaines décisions, il y eut d'abord des hésitations: quand le latin était totalement incompréhensible, fallait-il publier le texte transmis avec toutes ses bévues ou non? On se prononça en faveur d'une reproduction conforme au texte transmis et la suite a montré toujours davantage combien cette attitude était juste. La correction de l'orthographe et de la grammaire fut expressément considérée comme une erreur, ce qu'on formula de façon étonnante pour l'époque en disant que chaque époque a »sa grammaire propre et, pour le début du Moyen-Âge, celle-ci est encore à établir à partir des chartes et des manuscrits, puisque les éditions faites jusqu'à maintenant nous ont privé de l'avantage d'apprendre à la connaître«.

Le philologue classique Gottfried Hermann (1772–1848), un des cofondateurs de la philologie critique du XIX<sup>e</sup> siècle, a méchamment fait remarquer: »Celui qui n'entend rien au fond disserte sur la méthode«, et le mérite de Pertz consiste à avoir justement évité de donner cette impression. Ses propositions en matière d'édition étaient fondées sur la pratique, et en 1826, il y a presque exactement 160 ans, parut le premier volume des MGH: *Scriptores*, tomus I, près de 700 pages in-folio. Ce volume renferme la majorité des Annales et Chroniques de l'époque carolingienne alors connues, complétées par une série de sources jusqu'alors négligées et non publiées. Bien que plus d'un siècle et demi ait passé, il n'existe pour bien des sources pas de meilleure édition, comme par exemple pour les importantes Annales de l'Abbaye de St-Amand (Diocèse de Noyon). Naturellement la conception de cette édition ne répond guère aux critères actuels – l'apparat critique est lourd et peu logique, le commentaire de fond indigent –, mais le courage de faire une édition critique de textes historiques européens en prenant en considération la tradition textuelle accessible à cette époque, a eu un écho considérable. Cette résonance positive fut un stimulant pour l'entreprise et, sous l'égide de Georg Heinrich Pertz, il ne parut, au cours des décennies qui suivirent, pas moins de 24 volumes in-folio des MGH, 20 volumes de *Scriptores* (les volumes I-XII et XVI-XXIII) et 4 volumes de la section *Leges*. Ces résultats fondèrent le prestige des MGH et le nom de »Monumenta« qui peut être cause de bien des erreurs en raison de son relent d'archéologie, fut aussi choisi, avec les adaptations nécessaires, pour d'autres recueils de sources en Europe (les *Monumenta historiae patriae* à Turin auxquels se joignirent d'autres provinces d'Italie; *Monumenta Hungariae historica*; *Monumenta historica Norvegiae* etc.). Le nom de »Monumenta« *Germaniae Historica* remonte d'ailleurs à une recommandation du bibliothécaire parisien Karl Benedikt Hase, qui avait promis de se charger de certains travaux et avait été nommé très tôt (en 1820) »membre honoraire correspondant« des MGH.

Un pas décisif vers une orientation scientifique de l'entreprise consista à dégager celle-ci de la phase de »l'amateurisme«. En dépit d'arrière-pensées nationales, en dépit d'idées romantiques, on partit de l'aspect objectif des choses et on remit à chaque collaborateur des MGH, en plus d'un diplôme, »les statuts et le plan de la Société de l'ancienne histoire d'Allemagne«, où

on lui fixait aussi sa méthode de travail (§ 10): »Concernant le traitement des différentes sources, l'établissement fidèle et conforme aux règles de la diplomatique du texte primitif est le but principal. En possession d'un jugement complet sur la naissance, les relations et les outils permettant l'établissement de ce texte primitif, sur la vie de l'auteur, sur sa langue et sa culture, l'éditeur apprécie tous les manuscrits et éditions existants et prouve dans la préface par l'exposé de ces faits la justesse de sa manière de procéder. Des notes critiques sur le texte présenteront les principales variantes et des notes explicatives distinctes traiteront uniquement de quelques passages moins bien compréhensibles, par exemple du point de vue géographique«.

Il faudrait tout un développement pour suivre l'évolution de la prise de conscience scientifique, la libération des finalités étrangères: le traitement de la tradition textuelle dans des éditions adéquates ne devait pas être au service d'idées patriotiques, ni servir à rendre les hommes meilleurs grâce aux »bonae litterae«, comme le souhaitaient les humanistes, etc.; on ne voulait être qu'au service de »la chose« elle-même. Quoi qu'il en fût, ce qu'on appelait la »stricte méthode philologique« avait certes un but scientifique, mais c'était en même temps une attitude morale, et Theodor Mommsen (1817–1903) qui fut l'un des plus importants collaborateurs des MGH et à qui les MGH doivent des travaux d'édition exceptionnels, l'a définie ainsi: »ce qu'on appelle la stricte méthode philologique, cela signifie la recherche de la vérité fait avec une scrupuleuse honnêteté, ne reculant devant aucun effort dans les grandes comme dans les petites choses, ne se dérochant devant aucun doute, ne cherchant à déguiser aucune lacune dans la tradition textuelle ni dans ses propres connaissances, toujours à même de se justifier vis-à-vis de soi et des autres«. C'est aussi Mommsen qui a prononcé le mot célèbre de »science sans a priori«. C'est que cette orientation scientifique de l'étude des sources historiques ne représente pas seulement un changement de pratique allant dans le sens de l'objectivité; il y eut en même temps un changement d'attitude vis-à-vis de l'objet scientifique et, parallèlement à l'orientation scientifique, apparut l'historisme qui s'efforça d'expliquer et de comprendre chaque époque à partir d'elle-même, et ce n'est certainement pas un hasard, si un historien aussi fortement pénétré d'historisme que le fut Leopold Ranke (1795–1886), a le plus fortement soutenu les MGH.

Les statuts des MGH prescrivaient à tout éditeur de tenir compte, en préparant une édition, de »tous les manuscrits existants«, et la lecture des rapports de voyage des collaborateurs des MGH à leurs débuts, rapports parfois très longs et seulement publiés en partie, présente un attrait particulier: ceux du juriste Friedrich Bluhme (1797–1874), d'un Ludwig Bethmann (1812–1867), ou de Friedrich Knust (1807–1841) et de Georg Waitz (1813–1886) qui devait par la suite conduire les MGH à un remarquable épanouissement, et d'autres encore. Les douze volumes du vieil »Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde« (1820–1874) sont aujourd'hui encore bourrés d'indications précieuses et totalement inexploitées jusqu'ici. Pour en revenir à Georg Heinrich Pertz le pionnier: après un voyage en Italie en 1822–1823, au cours duquel il noua de nombreuses amitiés, il séjourna en 1826–1827 après l'achèvement du premier volume des *Scriptores*, à Paris, ville avec laquelle on était en contact permanent à cause de la richesse de ses trésors de manuscrits. Dans les premières années, plus d'une douzaine de copieurs rémunérés y travaillaient pour les MGH, au point que l'on parlait de la »fabrique de collations« de Paris, et l'importance des frais avait momentanément compromis l'équilibre des finances des MGH. Le rapport de Pertz adressé au Baron vom Stein n'est pas dénué d'intérêt pour ce qui est de la situation à Paris. Pertz fut aidé dans ses démarches à Paris par Alexander von Humboldt (1769–1859) qui y vivait alors (de 1823 à 1827) et y exploitait les résultats de ses voyages. C'est à Paris que parut en 1826–1827 son ouvrage en deux volumes »Essai politique sur l'île de Cuba«: »Monsieur de Humboldt jouit à Paris d'un crédit si grand et si universel qu'il n'est guère d'autre érudit, français ou étranger, dont le crédit soit comparable«, écrit Pertz. Grâce à la recommandation de Humboldt, Pertz eut facilement accès aux archives et aux bibliothèques et il fait part en date du 6 juin 1827 de ses impressions au Baron vom Stein: »J'ai

fait peu à peu la connaissance des plus éminents historiens de Paris, mais je n'ai trouvé personne parmi eux qui pût apprécier aussi pleinement (les MGH) que Thierry l'aîné, l'auteur de »La conquête de l'Angleterre par les Normands«. Il s'est formé à l'école de Guizot et sous l'influence de la Révolution mais s'est élevé à un niveau de culture historique qu'aucun Français n'avait atteint avant lui. Son influence s'étend sur tous les jeunes érudits. A côté de lui on cite notamment Fauriel ... Dans l'ensemble il règne une grande activité littéraire parmi ces historiens ... et on ne cache pas les faiblesses et les insuffisances des ouvrages historiques français jadis renommés. On est donc certainement sur la bonne voie et la critique, en quoi cette école (d'historiens) est encore en retard sur les érudits allemands, se développera peu à peu d'elle-même ...«.

Cette lettre mérite qu'on s'y attarde, car elle est une preuve de la communication internationale à cette époque en même temps qu'un témoignage de la nouvelle conscience de soi résultant de la mise en œuvre des MGH: la science historique française est selon Pertz sur la bonne voie, mais elle est encore »en retard sur les érudits allemands« en ce qui concerne la critique. Le respect pour les qualités littéraires d'un Augustin Thierry (1795–1856) et d'un Claude-Charles Fauriel (1772–1844) s'accompagne de réserves sur les insuffisances en matière de critique, et il n'est pas exclu que ce soit sous l'influence des nouveaux volumes des MGH que François Guizot (1787–1874), également cité dans la lettre, ait décidé peu après, en 1834, quand il fut ministre de l'Instruction publique (de 1832 à 1837), d'instituer une commission correspondant à la direction centrale des MGH. Il est prouvé que Guizot connaissait Pertz et les MGH. C'est de cette commission créée par Guizot que descend d'une certaine manière le Comité français des sciences historiques qui nous a invité au colloque de 1985 (voir ci-dessous la notice bibliographique) et il est agréable d'évoquer des débuts communs placés sous le signe d'un même esprit.

### *Notice bibliographique*

Notre texte correspond à un exposé prononcé en décembre 1985 lors du colloque international organisé à Paris par le Comité français des sciences historiques, sous la présidence de Robert Henri Bautier, sur le thème: »Le temps où l'histoire se fit science (1830–1848)«.

Les développements qui précèdent reposent en partie sur des documents inédits qui appartiennent aux archives des MGH. Après le transfert des MGH de Berlin à Munich à la suite de la deuxième guerre mondiale, les archives des Monumenta ont été partagées: une petite partie a accompagné l'Institut dans son transfert à Munich; une part beaucoup plus importante – essentiellement les documents concernant la gestion – a d'abord été entreposée au Geheimes Staatsarchiv de Berlin-Dahlem avant d'être portée à Munich en 1973; enfin, l'importante partie restante a pu être récupérée en 1992 auprès de l'ancien Zentralarchiv de l'Académie des Sciences de la RDA. L'ensemble des archives est donc désormais à nouveau réuni, à Munich à présent, comme il l'avait été à Berlin jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Les pertes résultant du dépôt provisoire de ces archives en 1945 dans des galeries de mines ne sont toutefois pas sans importance.

La très riche »Geschichte der MGH« de H. BRESSLAU (parue comme tome 42 de Neues Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde, 1921) reste indispensable; elle traite en détail de la fondation des MGH et des premiers temps de leur existence. À l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire est parue la brochure de H. GRUNDMANN, Monumenta Germaniae Historica 1819–1969, Munich 1969. Un bref aperçu de l'histoire des MGH est donné par H. KRAUSE dans: Handwörterbuch zur deutschen Rechtsgeschichte vol. III, fascicule 19 (1980) p. 650 ss. En utilisant les documents publiés sur l'action menée par le Freiherr vom Stein, E. MÜLLER-MERTENS, Die Begründung der Monumenta Germaniae Historica durch den Freiherrn vom Stein. Bemerkungen zu den politisch-konzeptionellen Positionen (dans: Preußische Reformen

– Wirkungen und Grenzen. Aus Anlaß des 150. Todestages des Freiherrn vom und zum Stein, Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften der DDR. Gesellschaftswissenschaften 1982, Nr. 1/G, Berlin 1982, p. 138 ss.) a traité des débuts des Monumenta. L'article de K. OBERMANN, Die Begründung der Monumenta Germaniae Historica und ihre Bedeutung (dans: Die deutsche Geschichtswissenschaft vom Beginn des 19. Jahrhunderts bis zur Reichseinigung von oben, éd. par J. STREISAND, 2<sup>e</sup> édition Berlin[-Est] 1969, p. 133 ss.) traduit une perspective très marquée par sa date et son lieu de rédaction.

Sur les premiers temps des MGH ont parus quelques articles qui s'appuient sur des sources qui n'avaient pas encore été utilisées jusque-là: G. WINTER, Zur Vorgeschichte der MGH, dans: Neues Archiv 47 (1928) p. 1 ss.; U. MEVES, B. G. Niebuhrs Vorschläge zur Begründung einer wissenschaftlichen Disziplin »Deutsche Philologie« (1812–1816), dans: Zs. für deutsche Philologie 104 (1985) p. 321 ss.; M. KLEIN, Aus den Anfängen der »Monumenta Germaniae Historica«: Karl Georg Dümge (1772–1845) in Berichten und Selbstzeugnissen, dans: Zs. für Geschichte des Oberrheins 140 (1992) p. 221 ss. Georg Heinrich Pertz a eu droit à deux courtes esquisses biographiques parues récemment; la première est due à un historien de l'ancienne RDA: C. GRAU, Georg Heinrich Pertz (1795–1876) als Wissenschaftsorganisator. Dokumente über den Alltag und zur Professionalisierung der Geschichtswissenschaft, dans: Jahrbuch für Geschichte 37 (1988) p. 177 ss., la seconde est due à Annedore OERTEL (avec utilisation de documents épistolaires), Georg Heinrich Pertz, dans: Berlinische Lebensbilder. Geisteswissenschaftler, éd. par M. ERBE, Berlin 1989 (Einzelveröffentlichungen der Historischen Kommission zu Berlin 60), p. 87 ss. Pour ce qui est du problème de la présentation d'une édition critique et la discussion de cette question, cf. le volume collectif: Les problèmes posés par l'édition critique des textes anciens et médiévaux, éd. par Jacqueline HAMESSE, Louvain-La Neuve 1992, et l'article de H. FUHRMANN dans ce volume, Réflexions d'un éditeur (p. 329–359) sur la présentation des premières éditions des MGH.